Extrait du Royaliste.org

http://www.royaliste.org

Année 1667

- Univers - Bibliothèque - Textes historiques - Louis XIV, mémoires -

Date de mise en ligne : dimanche 24 juin 2007

Royaliste.org

Cette année commença par les couches de la Reine, lesquelles, paraissant un peu trop avancées, me donnèrent une juste appréhension pour elle : car je puis dire ici en passant qu'elle méritait le soin que j'en avais, et que le Ciel n'a peut-être jamais assemblé dans une seule femme plus de vertu, plus de beauté, plus de naissance, plus de tendresse pour ses enfants, plus d'amour et de respect pour son mari. Mais enfin ma crainte finit par la naissance d'une fille.

Ce fut dans le commencement de cette même année que je fis mettre la dernière main au traité qui se négociait en Allemagne pour empêcher le passage des troupes de l'Empereur.

J'en avais aussi projeté un avec le roi de Portugal, par lequel il me promettait de ne traiter de quatre ans avec l'Espagne ; mais avant que nous l'eussions signé, nous eûmes occasion d'en faire un autre dont je vous parlerai en son temps.

Cependant la reine de Pologne continuait à me demander du secours ; mais surtout après la mort de Lubomirski, comme elle croyait voir plus de jour que j'avais au rétablissement de ses affaires, elle me pressa plus fortement, et me dépêcha Morstain, son grand-référendaire, par lequel elle me fit entendre que si je voulais, sous prétexte de la secourir contre le Turc, lui envoyer un corps de troupes françaises commandé par le prince de Condé, elle pourrait calmer son royaume, et faire réussir l'action du duc d'Enghien.

La proposition était glorieuse et bien pensée, mais dans la conjoncture où je me trouvais, l'exécution en était difficile. J'avais encore la guerre avec les Anglais ; j'étais près de la commencer avec les Espagnols ; je ne doutais point du parti que prendrait l'Empereur ; je savais la répugnance que les Hollandais avaient à mon accroissement, et j'étais toujours en doute de la Suède ; si bien que devant mettre dans mes seules forces tout l'espoir du succès de mes desseins, il était fâcheux de les diminuer.

Et néanmoins, sollicité vivement par le désir d'augmenter la gloire de ma couronne, je consentis à ce que l'on désirait, et les principales raisons qui m'y portèrent furent qu'en effet la guerre du Turc était un prétexte très favorable pour faire passer le prince de Condé ; que le roi de Pologne, déjà incommodé, venant une fois à mourir, la reine, sa femme, serait sans puissance ; que cette princesse même, ayant été menacée depuis peu d'apoplexie, pouvait nous manquer dans le besoin ; que les Suédois semblaient alors en disposition de l'assister de leur part. Mais, au vrai, la considération qui me touchait le plus était qu'on trouvait rarement l'occasion de faire présent d'une couronne et de l'assurer à la France.

Suivant cette résolution, j'avais aussitôt fait demander passage à l'électeur de Brandebourg, et me disposait à faire partir mes troupes par terre ou par mer, selon que j'aurais la guerre ou la paix avec L'Angleterre. Mais bientôt après j'appris d'Allemagne que l'on n'accorderait point les passages ; de Suède, que l'on ne voulait en rien contribuer à cette entreprise ; et de Pologne même, que la reine ne croyait pas pouvoir faire proposer l'élection. Sur quoi, je pensais qu'il n'était pas à propos que j'entreprisse tout de ma part, tandis que d'ailleurs on ne voulait rien faire.

Cependant je mêlais le soin des affaires du dedans à celles du dehors. Pour remédier aux désordres qui arrivaient ordinairement dans Paris, j'en voulus rétablir la police ; et après m'être fait représenter les anciennes ordonnances qui ont été faites sur ce sujet, je les trouvais si sagement rédigées, que je me contentais d'en rétablir plusieurs articles abolis par la négligence des magistrats ; mais j'y ajoutais quelques précautions pour les faire mieux observer à l'avenir, principalement sur le port des armes, sur le nettoiement des rues, et sur quelques autres points

Copyright © Royaliste.org

particuliers, pour l'exacte observation desquelles je formai même un conseil exprès.

Je crus aussi qu'il était de la police générale de mon royaume de diminuer ce grand nombre de religieux, dont la plupart, étant inutiles à l'Église, étaient onéreux à l'État. Dans cette pensée, je me persuadai que, comme rien ne contribuait tant à remplir les couvents que la facilité que l'on apportait à y recevoir les enfants de trop bonne heure, il serait bon de différer à l'avenir le temps des voeux ; qu'ainsi les esprits irrésolus, ne trouvant pas sitôt la porte des cloîtres ouverte, s'engageraient, en attendant, en quelque autre profession, où ils serviraient le public ; que même la plus grande partie, se trouvant dans un établissement, y demeureraient pour toujours, et formeraient de nouvelles familles, dont l'État serait fortié ; mais que l'Église même y trouverait son avantage, en ce que les particuliers, ne s'engageant plus dans les couvents sans avoir eu le loisir d'y bien penser, y vivraient après avec plus d'exemple.

Mon conseil, auquel j'avais communiqué ce dessein, m'y avait plusieurs fois confirmé par ses suffrages ; mais, sur le point de l'exécution, je fus arrêté par ces sentiments de respect que nous devons toujours avoir pour l'Église, en ce qui est de sa véritable juridiction, et je résolus de ne déterminer ce point que de concert avec le Pape. Et néanmoins, en attendant que je l'en eusse informé, je voulus empêcher le mal de croître par tous les moyens qui dépendaient purement de moi. Ainsi, je défendis tous les nouveaux établissements de monastères, je pourvus à la suppression de ceux qui s'étaient faits contre les formes, et je fis agir mon procureur général pour régler le nombre de religieux que chaque couvent pouvait porter.

A l'égard du règlement général de la justice, dont je vous ai déjà parlé, voyant un bon nombre d'articles rédigés en la forme que j'avais désiré, je ne voulus pas plus longtemps priver le public du soulagement qu'il en attendait, mais je ne crus ni les devoir simplement envoyer au Parlement, de peur que l'on y fît quelque chicane qui ne me fâchât, ni les porter aussi d'abord moi-même, de crainte que l'on ne put alléguer un jour qu'ils auraient été vérifiés sans aucune connaissance de cause. C'est pourquoi, prenant une voie de milieu qui remédiait à la fois à ces deux inconvénients, je fis lire tous les articles chez mon chancelier, où se trouvaient les députés de toutes les Chambres, avec des commissaires de mon Conseil ; et quand, dans la conférence qu'ils y faisaient, il se formait quelque difficulté raisonnable, elle m'était incontinent apportée pour y pourvoir ainsi que j'avisais. Après laquelle discussion, j'allai enfin en personne en faire publier l'édit.

Je réformai aussi dans le même temps la manière dont j'avais moi-même accoutumé de rendre la justice à ceux qui mile demandaient immédiatement : car je ne trouvais pas que la forme en laquelle j'avais jusque-là reçu leurs placets fût commode ni pour eux ni pour moi, ils avaient peine à trouver une heure propre pour me parler et demeuraient souvent plusieurs jours à ma suite, éloignés de leurs familles et de leurs fonctions. C'est pourquoi je déterminai un jour de chaque semaine, auquel tous ceux qui avaient à me parler ou à me donner des mémoires avaient la liberté de venir dans mon cabinet, et m'y trouvaient précisément appliqué à écouter ce qu'ils désiraient me dire.

Mais, outre ces soins qui regardaient le public, je ne manquais aucune occasion de gratifier les particuliers avec justice. Ayant augmenté le nombre de mes gardes du corps, je pris occasion d'y créer de nouvelles charges en faveur de plusieurs hommes qui m'avaient bien servi.

Me souvenant de ce que La Feuillade avait fait en Hongrie, je consentis à faire passer en sa personne la qualité de duc de Roannez, dont la terre lui avait été cédée par mariage, et lui donnai même quelque argent pour faciliter l'exécution de ce contrat.

Je permis à mon procureur général de résigner à son fils cette charge, qui n'avait pas coutume de passer ainsi de père en fils.

Je soulageai en ce que je pus, et de mon autorité et de mes finances, plusieurs négociants, dont la guerre de mer

Copyright © Royaliste.org

avait mis les affaires en désordre.

Je secourus, par divers moyens, ceux dont le receveur des consignations avait depuis peu emporté les deniers et 'accordai un long et fâcheux différend qui s'était formé entre les trois communautés des Carmélites de Paris.

Mais il est vrai que mes sujets faisaient chaque jour paraître de leur part plus d'ardeur et plus d'empressement pour mon service. La négligence qu'on avait eue de tout temps pour la marine m'avait quelquefois fait appréhender de ne pas trouver tous les matelots nécessaires pour armer le nombre de vaisseaux que j'équipais. Mais au moindre témoignage que je donnai de ma volonté, il s'en trouva plus que je n'en voulus, des provinces entières m'ayant offert d'abandonner leurs maisons pour mon service, et de n'y laisser que les femmes et les enfants.

Au premier bruit de la guerre de Flandre, ma cour se grossit en un instant d'une infinité de gentilshommes qui me demandaient de l'emploi. Les capitaines de tous les vieux corps me supplièrent de leur permettre de faire des recrues à leurs frais. D'autres ne demandaient que ma simple commission pour lever des compagnies nouvelles ; et tous, dans leurs divers emplois, cherchaient à l'envie des moyens de me faire connaître leur zèle.

Il est agréable assurément de recevoir de pareilles marques de l 'estime et de l'affection de ses sujets : tous les princes demeurent d'accord que c'est le trésor le plus précieux qu'ils puissent jamais posséder ; tous l'estiment, tous le désirent, mais tous ne recherchent pas assez les moyens de l'acquérir.

Car pour y parvenir, mon fils, il faut diriger à cette fin toutes nos actions et toutes nos pensées ; il faut la préférer seule à tous les autres biens, et fuir, comme le plus grand mal du monde, tout ce qui peut nous en éloigner. C'est aux hommes du commun à borner leur application dans ce qui leur est utile et agréable ; mais les princes, dans tous leurs conseils, doivent avoir pour première vue d'examiner ce qui peut leur donner ou leur ôter l'applaudissement public. Les rois, qui sont nés pour posséder tout et commander à tout, ne doivent jamais être honteux de s'assujettir à la renommée : c'est un bien qu'il faut désirer sans cesse avec plus d'avidité, et qui seul, en effet, et plus capable que tous les autres de servir aux succès de nos desseins. La réputation fait souvent elle seule plus que les armées les plus puissantes. Tous les conquérants ont plus avancé par leur nom que par leur épée ; et leur seule présence a mille fois abattu sans efforts des remparts capables de résister à toutes les forces assemblées.

Mais ce qu'il y a d'important à le remarquer, c'est que ce bien si noble et si précieux est aussi le plus fragile du monde, que ce n'est pas assez de l'avoir acquis si l'on ne veille continuellement à sa conservation ; et que cette estime qui ne se forme que par une longue suite de bonnes actions, peut être en un moment détruite par une seule faute que l'on commet.

Encore n'attend-on pas toujours que nous aillons failli pour nous condamner. C'est souvent assez que notre fortune s'affaiblisse pour diminuer l'opinion de notre vertu : et comme il arrive à l'homme heureux que tous les avantages qu'il a reçu du hasard tournent chez les peuples à sa gloire, il arrive de même aux infortunés qu'on leur impute à manque de prudence tout ce qui se fait contre leurs désirs.

Le caprice du sort, ou plutôt cette sage Providence qui dispose souverainement de nos intérêts par des motifs au-dessus de notre portée, se plaît quelque fois à rabattre ainsi le faste des hommes les plus élevés, pour les obliger, au milieu de nos plus grands avantages, à reconnaître la main dont ils tiennent tout, et à mériter, par un continuel aveu de leur dépendance, le concours nécessaire au succès de leurs dessein.

En ce même temps, les Vénitiens, menacés de perdre Candie, donnèrent ordre à leur ambassadeur de se faire assister par le nonce du Pape pour me demander quelque secours, mais je ne leur pus faire de réponse favorable, parce que les grands engagements où je me trouvais ne me permettaient pas de leur donner alors un corps de

Copyright © Royaliste.org

troupe considérable ; et je crus que de leur en donner un faible, c'était perdre inutilement les gens que j'y enverrais, étant certain que les petits corps ne reviennent jamais de ces longs voyages.

Ce n'est pas que, dans le vrai, je n'eusse bien désiré de les assister ; car, outre les intérêts communs du christianisme, j'avais, en mon particulier, été si mal satisfait de la Porte touchant l'entreprise des Génois, que je m'étais résolu de n'y plus parler de cette affaire, me réservant à en tirer raison de Gênes même lorsque j'aurais le loisir d'y penser.

La nouvelle qui arriva de ce temps-là de l'extrémité du Pape me fit donner ordre aux cardinaux français d'être toujours prêts à se mettre à la voile, en cas qu'il survînt quelque chose de plus fâcheux, comme en effet il arriva bientôt après. Et les soins que je pris en cette occasion contribuèrent assurément à bien remplir cette grande place. Cependant, les Hollandais me faisaient continuellement demander qu'on réglât l'article qui était indécis sur le salut de nos amiraux, et coloraient leur empressement des plus belles raisons du monde, quoique la seule véritable fût qu'ils étaient persuadés que la guerre de mer durant encore me pouvait porter à quelque condescendance pour eux, au lie qu'après la paix faite je conserverais avec plus de fermeté les avantages qui m'étaient dus. Mais comme leur pensée m'était connue, je les remettais de jour en jour, étant bien informé que chez eux-mêmes ils étaient fort pressés de faire la paix.

Déjà quatre de leurs provinces avaient déclaré qu'elles ne fourniraient plus aux frais de la guerre, et les autres étaient partagées sur ce sujet, parce que comme les politiques, par l'appréhension qu'ils avaient de mon accroissement, s'opposaient à la conclusion du traité, le peuple, au contraire, qui désirait surtout le rétablissement de son commerce, voulait que l'affaire se terminât ; et cela même passa si loin que je craignis de voir diviser cette république, et fus obligé d'employer mon entremise pour mettre la modération dans les esprits.

Au reste, il n'y avait plus à régler qu'un seul article touchant l'île de Polleron. Les Anglais prétendaient, de leur part, qu'elle devait leur être rendue, par les termes exprès du traité de 1622 ; et les Hollandais soutenaient, au contraire, qu'ils y avaient pleinement satisfait, en livrant alors l'île contestée, mais que les Anglais l'ayant abandonnée bientôt après, ils avaient pu de nouveau s'y établir, comme dans une terre qui était sans seigneur. Mais quoiqu'il en fût en effet, comme cette île était d'une valeur fort médiocre, il ne semblait pas que ni l'une ni l'autre des parties s'y dût fortement attacher, si bien que la paix déjà semblait infaillible.

Aussi la maison d'Autriche, ne pouvant plus s'imaginer d'autre expédient pour la rompre, me fit proposer la médiation de l'Empereur, prétendant que dans le détail des articles qui restaient encore à digérer, ses agents trouveraient peut-être moyen d'exciter quelque nouvelle contestation. Mais comme le motif de cette proposition n'était pas difficile à pénétrer, je ne manquai pas de prétexte pour m'en défendre disant que les Suédois avaient déjà été reçus pour médiateurs tant par moi que par les autres parties qui avaient intérêt dans ce traité, et qu'après que les choses avaient été portées par leur entremise au point où elles étaient alors, il n'était pas juste de leur donner un associé qui partageât avec eux la gloire du succès. A quoi le résident de l'Empereur ne manqua pas de repartir ; mais je sortis de cette conversation en rejetant toujours ses offres avec toutes les honnêtetés possibles.

Les Espagnols, pour me détourner par une autre voie de porter mes armes contre eux, me firent proposer un traité de commerce. Et depuis encore, dans le même dessein, le marquis de la Fuente, prenant congés de moi, me dit, de la part de la reine régente,tout ce qu'il put de plus engageant, an d'attirer de moi de pareilles civilités, desquelles aussitôt après il tachât de prendre avantage, en faisant entendre dans le public que je lui avais positivement promis de ne point rompre avec les Espagnols, comme s'il eût espéré par là m'engager à ne le pas dédire. Mais parce que dans le vrai, je ne lui avais dit que des civilités fort générales, je fis fort peu de cas de tous ses discours, travaillant sans cesse à me tenir prêt et pour la guerre de mer et pour celle de terre, selon ce qui pouvait arriver.

Car enfin je craignais toujours que, comme j'avais beaucoup de passion pour faire réussir la paix d'Angleterre, je me

Copyright © Royaliste.org

pouvais tromper plus aisément qu'un autre dans les apparences que j'y croyais voir, et je tenais pour maxime qu'en tout ce qui est douteux, le seul moyen d'agir avec assurance est de faire son compte sur le pis.

Il n'est que trop naturel aux hommes de se promettre avec facilité ce qu'ils désirent avec ardeur, et nous ne saurions nous garantir d'un défaut si commun qu'en nous défiant de nos propres pensées dans toutes les choses où nous avons trop de penchant. Il n'est rien de si important ni de si difficile au prince que de savoir combien et jusqu'où il doit estimer sa propre opinion. Je vous ai dit ailleurs, et il est vrai, qu'un souverain peut avoir cette persuasion en faveur de lui-même, que, comme il est d'un rang au-dessus des autres hommes, il voit aussi les choses qu'il se présentent d'une manière plus parfaite qu'eux, et qu'il se doit plus fier à ses propres lumières qu'aux rapports qui lui sont faits du dehors.

Mais je vous avertis ici que cette maxime ne se doit pas appliquer également à toutes nos différentes fonctions. Il en est sans doute de certaines, où tenant, pour ainsi dire, la place de Dieu, nous semblons être participant de sa connaissance, aussi bien que de son autorité, comme, par exemple, en ce qui regarde le discernement des esprits, le partage des emplois et la distribution des grâces, dans lesquelles choses nous décidons avec plus de succès par notre propre suffrage que par celui de nos conseillers, parce qu'étant postés dans une sphère supérieure, nous sommes plus éloignés qu'eux des petits intérêts qui nous pourraient porter à l'injustice. Mais il faut confesser de bonne foi qu'il se trouve aussi d'autres rencontres où quittant, ce semble, le personnage de souverains et d'indépendants, nous devenons aussi intéressés, et peut-être même davantage, que les moindres particuliers, parce que, plus les objets où nous aspirons sont grands et relevés, plus ils sont propres à troubler la tranquillité nécessaire pour former un juste raisonnement. Le feu des plus nobles passions, comme celui des plus obscures, produit toujours un peu de fumée, qui offusque notre raison. On admire souvent que, de plusieurs qui voient et entendent la même chose, à peine en est-il deux dont le rapport se trouve conforme l'un à l'autre, et cependant cette variété ne vient que de la différence des intérêts et des passions qui se trouvent toujours entre les hommes, lesquels, même sans s'en apercevoir, accommodent tout ce qu'ils voient au dehors au mouvement qui domine dans leur âme.

C'est une des plus fortes raisons qui a obligé de tout temps les princes à tenir auprès d'eux des conseillers, et qui les doit même porter à entendre plus favorablement que les autres ceux qu'il ne rencontre pas de leur sentiment. Tandis que nous sommes dans la puissance, nous ne manquons jamais de gens qui s'étudient à suivre nos pensées et à paraître en tout de notre avis. Mais nous devons craindre de manquer, au besoin, de gens qui sachent nous contredire, parce que notre inclination paraît quelquefois si à découvert, que les plus hardis craignent de la choquer, et cependant il est bon qu'il y en ait qui puissent prendre cette liberté. Les fausses complaisances que l'on a pour nous en ces occasions nous peuvent nuire beaucoup plus que les contradictions les plus opiniâtres. Si nous nous trompons en notre avis, celui qui nous adhère achève de nous précipiter dans l'erreur, au lieu que, lors même que nous avons raison, celui qui nous contredit ne laisse pas que de nous être utile, quand ce ne serait qu'à nous faire rechercher des remèdes aux inconvénients qu'il a proposé, et à nous laisser, en agissant, la satisfaction d'avoir auparavant examiné toutes les raisons de part et d'autre.

Dans l'accommodement que je désirais faire avec l'Angleterre le point qui m'arrêtait le plus était que les Anglais, encore affligés d'avoir perdu les îles Occidentales, prétendaient surtout y être rétablis : car, outre l'intérêt général que la France y pouvait avoir, j'étais particulièrement touché par la considération de la nouvelle Compagnie que 'avais formé pour ce commerce ; mais, d'autre part, considérant aussi la conjoncture où je me trouvais, la Flandre dépourvue d'argent et d'hommes, l'Espagne gouvernée par une princesse étrangère, l'Empereur incertain dans ses résolutions, la maison d'Autriche réduite à deux têtes, ses forces épuisées par diverses guerres, ses partisans presque tous refroidis, et mes sujets pleins de zèle pour mon service, je crus que je ne devais pas perdre une occasion si favorable d'avancer mes desseins, ni mettre en comparaison le gain de ces îles éloignées avec la conquête des Pays-Bas.

C'est pourquoi je pris en moi-même la résolution d'accorder la demande qui m'étais faite. Et néanmoins, pour ne la pas déclarer sans en tirer quelque fruit important, je fis demander au roi de la Grande-Bretagne si, moyennant la

Copyright © Royaliste.org

parole secrète que je lui donnerais de passer cet article dans le traité, il voudrait aussi de sa part me promettre de ne prendre d'un an aucun engagement contre moi.

Mais tandis que cela se négociait entre nous, il me donna sujet de défiance par la proposition qu'il fit à mon insu aux États d'aller traiter de la paix à La Haye. Car, comme cette ville était pleine d'un fort grand peuple et fort facile à émouvoir, je ne doutais point que ce ne fût un choix fait de concert avec l'Espagne, dans le dessein d'y faire tramer des brigues par leurs ministres, soit pour rétablir l'autorité du prince d'Orange, ou pour détacher cette république d'avec moi.

Mais j'éludais leur artifice en le faisant connaître aux États, qui, par mon avis, répondirent au roi d'Angleterre que, s'il voulait, on irait traiter en son royaume ou que, s'il aimait mieux négocier chez eux, ils lui donnait le choix de Bréda, de Bois-le-Duc et de Maëstricht, parce que, disaient-ils, La Haye n'étant pas fermée ne pouvait donner aux députés la sûreté convenable à leurs fonctions.

Mais le roi de la Grande-Bretagne, qui reconnut incontinent le véritable sujet de cette réponse, fut si fâché de voir son dessein découvert, qu'il ne voulut d'abord accepter aucune des places proposées. Et néanmoins, bientôt après, il choisit Bréda, témoignant même que c'était en ma considération qu'il apportait cette facilité aux affaires.

Ainsi, nos agents assemblés commencèrent à travailler ouvertement à la paix. Et je repris aussi, de ma part, la négociation commencée en secret, pour m'assurer au plus tôt de ce qui pouvait regarder mon dessein : car comme je ne doutais pas que dans les divers intérêts des différentes parties il ne se formât de jour en jour des contestations qui tireraient les choses en longueur, je crus que l'avais intérêt de me détacher de l'affaire pour profiter d'un temps qui m'étais précieux.

La principale condition à laquelle je m'obligeais dans ce traité, était de rétablir les Anglais dans les îles Occidentales ; et, de leur part, ils me promettaient que l'article de l'île de Polleron n'empêcherait point la paix générale, et que, quand même elle ne serait pas conclue dans un an, ils ne traverseraient en rien mes projets. Pour dérober aux États de Hollande la connaissance de ses conventions, elles ne furent exprimées que dans des lettres missives écrites de ma main et de celle du roi d'Angleterre à la Reine ma tante et sa mère, qui en demeuraient dépositaires entre nous. Et cela fait, je commençai à me préparer ouvertement à la guerre de Flandre.

Mais afin de ne rien oublier qui pût justifier mon procédé, je fis publier un écrit où mes droits étaient établis, et envoyai nouvel ordre en Espagne pour demander les États qui m'appartenaient, et pour déclarer que si on me les refusait, je m'en mettrais en possession moi-même, ou, du moins, de quelque chose d'équivalent. La Reine régente répondit que le testament du feu roi, son mari, défendant expressément l'aliénation de toutes les terres qu'il avait possédées, elle ne pouvait passer par dessus cette loi. Mais Castel Rodrigo, qui me voyait de plus près qu'elle, ne témoigna pas tant de fermeté : car à peine étais-je parti de Saint-Germain, que je reçus de lui une lettre par laquelle, après quelques remontrances assez mal digérées, il me proposait de donner des députés, s'assurant, disait-il, que la Reine, sa maîtresse, entrerait dans un raisonnable accommodement. Mais comme il était aisé de voir que la seule crainte de mes armes lui faisait faire cette proposition, je ne fis autre réflexion sur cette lettre que pour y remarquer la frayeur dont celui qui l'écrivait était saisi.

Je me rendis le 19 mai dans Amiens, où j'avais résolu de voir faire l'assemblée de mes troupes. Et parce que je savais que les Espagnols manquaient principalement de gens de guerre, je leur voulus donner une égale terreur de tous côtés, an qu'étant obligés de partager dans un grand nombre de garnisons le peu de forces qu'ils avaient, ils demeurassent partout également faibles.

Dans ce dessein, je faisais marcher un corps vers la mer sous le maréchal d'Aumont ; le marquis de Créqui en

Copyright © Royaliste.org

menait un autre du côté du Luxembourg ; il s'en formait un troisième sous Duras aux environs de La Fère, et j'en assemblais moi-même un quatrième vers Amiens.

Ma première pensée fut toujours de commencer par Charleroi : car, de l'importance dont était cette place, j'étais bien aise de m'en emparer, tandis que les fortifications encore nouvelles étaient plus faciles à ruiner. Et quoique dès Amiens je fusse averti que les Espagnols la ruinaient, je ne changeai par pour cela de dessein, parce qu'en même temps j'appris que ceux à qui la démolition en avait été commandée avaient eu tant d'impatience d'en sortir qu'ils avaient laissé les dehors entiers.

Ainsi, j'envoyai devant moi le comte de Sault avec quinze cents hommes d'infanterie, et Podwits avec douze cents chevaux pour s'en saisir, lesquels je suivis aussitôt avec mon armée. En sorte que, dès l'ouverture de la campagne, je profitai sans coup férir de la dépense et des soins que Castel Rodrigo avait employés depuis deux ans à bâtir cette place.

Cependant le maréchal d'Aumont, ayant ordre d'aller à Bergues, la rit l'épée à la main d'où, passant aussitôt à Furnes, il ne trouva guère plus de résistance. Armentières et La Bassée ayant été abandonnées avant qu'on les attaquât, j'avais envoyé trois cents hommes pour se saisir de la première à cause de son pont sur la Lys : mais comme j'appris qu'elle était en tel état que j'y pouvais rentrer à toute heure, je ne voulus pas y laisser des hommes qui me pouvaient servir autre part.

De Charleroi, j'avais eu dessein d'aller d'abord à Bruxelles : mais voyant que mon infanterie, composée la plupart de nouveaux soldats, pourrait se rebuter ou se ruiner par un siège de longue durée, je résolu depuis d'attaquer Tournay, qui se pouvait prendre en bien moins de temps, et qui ne laissait pas d'être une grande ville et très avantageusement située.

Mais la difficulté était, qu'ayant fait premièrement état de m'avancer dans le Brabant, mon canon et mes vivres avaient marché de ce côté-là : en sorte que sur le changement de ma résolution, il fallut donner de nouveaux ordres, afin que, ni dans la marche qu'il fallait faire au travers du pays ennemi, ni dans le siège que je formerais ensuite, mes gens ne pussent manquer de rien.

Car ce n'est pas assez, mon fils, de faire de vastes entreprises, sans penser comment les exécuter. Ces projets que forme notre valeur nous semblent d'abord les plus beaux du monde : mais ils ont peu de solidité, s'ils ne sont soutenus par une prévoyance qui sache disposer en même temps toutes choses qui doivent y concourir.

C'est en ce point sans doute que se peut voir une des principales différences qui sont entre les bons et les mauvais capitaines ; et jamais un habile général n'entreprend une affaire de durée sans avoir examiné par le menu d'où il tirera touts les choses nécessaires pour la subsistance des gens qu'il conduit. Dans les autres désastres qui peuvent ruiner une armée, on peut presque toujours accuser ou la lâcheté des soldats, ou la malignité de la fortune. mais dans le manquement de vivres, la prévoyance du général est la seule à qui l'on s'en prend ; car, comme le soldat doit à celui qui commande l'obéissance et la soumission, le commandant doit à ses troupes la précaution et le soin de leur subsistance. C'est même une espèce d'inhumanité de mettre d'honnêtes gens dans un danger dont leur valeur ne peut les garantir, et où ils ne se peuvent consoler de leur mort par l'espérance d'aucune gloire.

Mais outre ces considérations, qui sont communes à tous les généraux, le prince qui commande en personne en doit avoir de toutes particulières. Comme la vie de ses sujets est son propre bien, il doit avoir bien plus de soin de la conserver ; et, comme il sait qu'ils ne s'exposent que pour son service, il doit pourvoir avec bien plus de tendresse à tous leurs besoins.

Copyright © Royaliste.org

Pendant que l'on exécutait les ordres que j'avais donné sur ce sujet, ne voyant rien à faire dans mon camp, je pris le temps de revenir vers ma frontière, où la Reine se rendit de son côté.

Durant ce temps-là, le duc de Lorraine témoignait une grande irrésolution touchant les troupes qu'il m'avait promises : car dans le fond il eût sans doute bien voulu se dispenser de me tenir parole, et n'osait néanmoins ouvertement y manquer. D'autre part, il se figurait qu'étant si près de l'Empereur, et n'ayant plus de place forte à lui opposer, il demeurerait sans armes, exposé au ressentiment de ce prince ; mais d'autre part il voyait aussi qu'après s'être engagé envers moi, il était dangereux de se dédire, puisque j'étais alors plus que personne en état de m'en ressentir : tellement que, sans se déterminer ni d'un côté ni d'autre, il répondait toujours ambigument. Mais enfin, comme je connaissais la trempe de son esprit, je me persuadai que, si je le pouvais une fois mettre dans la nécessité de choisir sur-le-champ, il n'aurait pas assez de hardiesse pour se résoudre absolument à me fâcher : ainsi je lui fis dire un jour qu'il fallait précisément que ses troupes partissent d'auprès de lui le lendemain, parce que mes mesures étaient prises là-dessus. A quoi il obéit, comme je l'avais prévu.

Après avoir été quatre jours auprès de la Reine, je retournai au camp de Charleroi, et pris ma route par le milieu du pays ennemi pour donner une égale terreur à toutes leurs places.

Cependant mes ordres étaient données pour investir Tournay de trois endroits différent. Du côté de la mer, le maréchal d'Aumont y marchait avec sa cavalerie ; les Lorrains, que j'avais envoyé en Artois, s'y devaient rendre de ce côté-là ; et j'y venais en personne du côté de Bruxelles. En quoi nos marches se trouvèrent si bien concertées que nous nous y présentâmes tous à peu d'heures près les uns des autres.

En passant je me saisis d'Ath, petite place à la vérité, mais d'une situation avantageuse pour faciliter à mes gens le passage dans le pays, et pour incommoder les villes espagnoles au milieu desquelles elle est située.

Je ne crus pas devoir faire de circonvallation devant Tournay, tant parce que j'étais persuadé que le siège serait de peu de durée, que parce qu'il y avait des ouragans que je fis joindre avec peu de travail. Mais je fis faire deux ponts sur l'Escaut, pour donne communication aux divers quartiers qui étaient séparés par la rivière.

Ainsi, étant arrivé le 21 juin devant la place, je fis dès le 22 ouvrir la tranchée. La nuit du 23 au 24, les habitants demandèrent à capitule ; la ville me fut livrée le 25 ; et la garnison retirée dans le château en sortit le 26.

Je marchai le même jour vers Courtrai, désirant que les ennemis vissent en un même jour la perte de la première place et le siège de la seconde. Mais en chemin je fis réflexion que cette place, dégarnie comme elle était, ne méritait pas que j'y fusse en personne, et que d'ailleurs Tournay se trouvant fort avancé dans le pays, il était besoin, pour le conserver, d'avoir quelque autre ville qui le joignît aux places de mon obéissance.

Douai me parut incontinent la plus commode pour ce dessein, et je crus qu'il était important de l'attaquer avant que les Espagnols s'en doutassent, parce que, s'ils eussent pu jeter dedans quelques troupes, et tenir le moindre corps du monde en campagne pour la rafraîchir, il eût été presque impossible de la prendre, vu l'étendu de la circonvallation qu'il eût fallu garder pour enfermer la ville et le château, qui sont fort éloignés l'un de l'autre.

Ainsi, jugeant la chose en conséquence, je cachai mon dessein aux ennemis, en faisant semblant d'aller à Lille, avec tant de succès qu'arrivant à Douai je n'y trouvai pour toute garnison que six-vingts chevaux et sept cents hommes d'infanterie. Il est vrai que le nombre des habitants était infiniment plus grand, et qu'ils témoignaient d'abord avoir intention de se bien défendre, tirant un si grand nombre de canons que jamais place n'en a tiré en si peu de temps. Mais après trois jours de tranchée ouverte, les Suisses s'étant logés dans le premier fossé, les habitants capitulèrent, quoiqu'il y eût encore un second fossé à gagner ; et depuis, les otages donnés, les régiment de

Copyright © Royaliste.org

Lyonnais et de Louvigny, qui se trouvaient dans une autre attaque, ayant passé le premier fossé sans savoir la capitulation, le peuple de la ville fit mille cris et m'envoya supplier humblement de faire cesser ce travail. Le fort, où la garnison s'était retirée, se rendit huit heures après : de sorte que le siège n'ayant en tout duré que quatre jours, j'entrai le sixième juillet dans la place.

Mon dessein était d'aller en ce moment recommencer quelque nouveau siège : mais M. de Turenne me remontra qu'il fallait donner du repos à mon armée, pendant que je ferais prendre Courtrai par celle du maréchal d'Aumont. Et les considérations qu'il m'allégua pour cela étant effectivement très fortes, je m'y rendis, persuadé que, quelqu'envie qu'on ait de se signaler, le plus sûr chemin de la gloire est toujours celui que montre la raison.

Cependant, pour éviter l'oisiveté, je vins faire un tour à Compiègne, où je reçus la visite que me fit l'abbé Rospigliosi de la part du Pape, son oncle, au sujet de sa promotion. mais je refusai les harangues que me voulut faire le Parlement, pour me congratuler de mes conquêtes, qui ne me semblaient pas encore assez grandes pour ne recevoir des applaudissements publics.

Après quoi, ayant expédié les affaires qui regardaient le dedans de l'État, je voulus même que mon voyage pût servir au dehors à faciliter le succès de mes armes ; et pour cela je menai, à mon retour, la Reine avec moi à dessein de la faire voir aux peuples de villes que je venais d'assujettir : de quoi ils se sentirent tellement obligés qu'après avoir tout mis en usage pour la bien recevoir, témoignèrent encore qu'ils étaient fâchés de n'avoir pas eu plus de temps de s'y préparer. Je la conduisis dans les meilleures villes : et ce fut une chose assez singulière de voir des dames faire ce trajet avec autant de tranquillité qu'elles eussent pu faire au centre de mon royaume.

Cependant, pour me poster toujours plus avant chez les ennemis, je résolus de tenter si je pourrais prendre Dendermonde, qui, par sa seule situation, les aurait fort incommodés et m'aurait donné de grands avantages. En chemin faisant, je pris Oudenarde, qui semblait utile au succès de ce dessein, et ensuite Alost se rendit à moi. De là je fis avance Duras, lieutenant général, avec deux mille chevaux, sur les avenues de Bruxelles, d'où je prévoyais que le secours pourrait venir, et je marchai par un autre chemin, pour reconnaître la place en personne.

Mais comme je vis alors les choses de mes propres yeux, plus exactement qu'elles ne m'avaient été présentées, je trouvai, d'une part, que la rivière de l'Escaut était si large que, n'ayant pas de bâtiments propres à fermer entièrement son canal, il était absolument impossible, quelque garde que l'on fit sur les bords, d'empêcher que l'on passât dans le milieu avec le vent ou la marée ; et d'autre part j'appris que Duras, n'ayant pas fait assez de diligence, avait manqué de six heures les Espagnols, qui avaient jeté quinze cents hommes dans la place.

Ces deux considérations jointes ensemble me persuadèrent de quitter mon dessein, et je ne crois pas, ni en l'entreprenant, ni en l'abandonnant, avoir rien fait que je ne vous puisse donner pour exemple en de pareilles occasions. Car d'un côté, ayant des avis certains que cette place était dégarnie de monde, c'était peu sans doute de hasarder une marche de quelques journées contre l'un des meilleurs postes du pays. Comme au contraire, apprenant ensuite qu'il y était entré du secours, et voyant qu'il y en pouvait entrer encore à toute heure, je ne pouvais m'obstiner à l'assiéger qu'en hasardant d'y consumer sans fruit tout le reste de la campagne.

Ce n'est pas que je ne sache bien que l'on a parlé diversement de ma retraite ; et je vous dirai même pour votre instruction que, dès lors que je m'y résolus, je vis tout ce qui s'en est dit depuis, et le méprisai comme je devais.

Car enfin j'étais convaincu qu'aussitôt qu'on raisonnerait de bons sens sur cette affaire, l'on considérerait que la prudence des hommes n'est pas toujours maîtresse des évènements, et qu'après avoir en si peu de jours exécuté si heureusement tant de choses, il n'était pas merveilleux que je me fusse déporté d'une seule pour m'occuper plus utilement ailleurs ; qu'il n'était même pas possible de m'attribuer un autre motif en cette action, puisque toute la terre

Copyright © Royaliste.org

savait que, ni dans ce temps-là ni dans tout le reste de la campagne, les ennemis ne pouvaient être assez forts pour me faire retirer malgré moi ; en qu'enfin, comme le commun des hommes censure avec plaisir ce qui est au-dessus d'eux, les mêmes gens qui me blâmeraient d'avoir quitté Dendermonde sans l'attaquer, me condamneraient avec bien plus de sujet, si je l'attaquais sans la forcer, ou si, même en la prenant, je ruinais mon armée.

D'où vous pouvez conclure, mon fils, qu'il ne faut pas toujours s'alarmer des mauvais discours du vulgaire. Ces bruits qui s'élèvent avec tumulte,se détruisent bientôt par la raison, et font place aux sentiments des sages, qui, reconnus enfin pour vrais du peuple même, fondent par un consentement universel la solide et durable réputation. En attendant que le monde se détrompe de ses erreurs, ce doit être assez pour nous du témoignage que nous nous rendons à nous-mêmes : et c'est ce qui a fait que, repassant quelque fois mon esprit sur la retraite dont nous parlons, loin d'en être mal satisfait, je l'ai regardée comme la seule action de cette campane où j'eusse véritablement fait quelque épreuve de ma vertu. Car, enfin, dans toutes les autres, quoique peut-être elles en aient eu plus d'éclat, si j'ai fait quelque chose qu'on ait approuvé, ce n'a été que suivre les mouvements ordinaires à ceux de ma qualité, et, si j'ai eu quelques succès avantageux, la fortune y pourra prétendre autant ou plus de part que moi : au lieu que je ne dois tout le fruit de celle-ci qu'à la violence que je me fis à moi-même en méprisant tous les discours que je prévoyais.

Pour faire cesser la joie que les Espagnols faisaient éclater sur cette affaire, je résolus d'attaquer aussitôt après une de leurs meilleures places, et je me déterminai par mon propre sentiment à choisir Lille. Les ennemis, qui connaissaient de quelle importance elle était, et combien tombant entre mes mains, elle affermirait mes autres conquêtes, assemblèrent tout ce qu'ils avaient de troupes pour y jeter du secours. Il y avait même des gens en mon camp à qui la grandeur de la ville,le peuple dont elle était remplie, la force de la garnison et l'étendue des lignes qu'il fallait garder faisaient concevoir quelque doute du succès. Et néanmoins mes ordres furent exécutés avec tant de zèle que la ville fut réduite aux dernières extrémités avant que les Espagnoles pussent apprendre seulement qu'elle fût en danger.

Mais cette ignorance où ils étaient me fit naître ma pensée de leur donner un nouvel échec, en les allant attaquer où ils étaient, sitôt que la ville serait à moi. Pour cet effet, deux de mes lieutenants généraux, Créqui et Bellefonds, lesquels je suivis de près moi-même, ne m'arrêtant dans la ville rendue qu'autant qu'il fallut pour remercier Dieu de l'avoir mise en mon pouvoir.

Les ennemis, qui avaient enfin su l'état des choses, marchaient déjà pour se retirer ; mais comme notre route allait à couper leur marche,ils furent trouvés en même jour, par Créqui et par Bellefonds, devant lesquels, quoique trois fois plus fort en nombre, ils ne laissèrent pas de fuir, apprenant que je venais avec toute l'armée. Ils y perdirent environ deux mille hommes, en comptant les morts, les prisonniers et ceux que la fuite dissipa. Mais la joie que me devait donner leur défaite fut modérée par le chagrin que je sentis d'avoir eu si peu de part en l'exécution d'une entreprise dont j'avais formé seul tout le dessein.

Ce n'est pas que dans le vrai je ne susse bien que j'avais fait toute la diligence possible pour y arriver à temps, jusqu'à faire dire même à ceux qui me voulaient adroitement taxer d'imprudence qu'à la première nouvelle de l'ennemi j'y avait couru mal accompagné. Ce bruit était fondé sur ce qu'en effet j'avais été des premiers à cheval, et avais même marché fort vite : et la raison que j'en avais étais parce qu'au sortir de mon quartier il y avait un grand défilé dans lequel, si mes troupes, qui sortaient du camp en toutes parts, fussent entrées avant moi j'eusse perdu trop de temps à gagner la tête. Mais dès lors que le défilé fut passé, je mis tous mes gens en bataille, et les fis marcher avec tout l'ordre possible.

Après cela, je ne crus pas devoir entreprendre de nouveau siège. Et les raisons que j'en eus furent que les ennemis, qui n'avaient osé paraître devant moi de toute la campagne, étant encore affaiblis par ce combat, jetteraient leurs troupes dans leurs villes ; que m'engageant à camper dans une mauvaise saison, je perdrais un si grand nombre

Copyright © Royaliste.org

d'hommes que la prise de la place même ne m'en pourrait pas dédommager ; qu'à mesure que l'hiver approcherait, mon armée serait plus abattue par les fatigues, et les Espagnols plus encouragés par l'espérance de nous rebuter ; et qu'enfin ayant à ménager les esprits de tous mes voisins, et à pourvoir au recouvrement des deniers, des homes et des munitions nécessaires pour l'achèvement de mon entreprise, je ne pouvais pas trouver dans la chaleur d'une expédition, le loisir de penser à tant de choses.

Durant que je portais la guerre en Flandre, la paix qui se traitait à Breda reçut un nouveau retardement. Car les Anglais, voyant que par mon entremise ils avaient presque obtenu tous ce qu'ils désiraient, s'avisèrent de redemander deux vaisseaux pris sur eux par les Hollandais, et qui avaient servi de prétexte à la déclaration de guerre : sur laquelle demande les esprits, s'échauffant déjà, pouvaient en venir à une entière rupture. Mais comme je voyais l'importance de l'affaire et la modicité de la somme dont il s'agissait, qui n'allait qu'à cent mille francs, je résolus d'en fournir plutôt la moitié que de laisser la chose indécise ; et néanmoins, parce que je ne voulais pas faire connaître ouvertement l'intérêt que j'y prenais, je fis faire l'offre par Le Tellier, comme si de son chef il se fût porté à rendre ce service à ces deux États.

Mais il arriva dans le même temps que la flotte des Hollandais entra dans la Tamise, et qu'ayant pris ou brûlé plusieurs vaisseaux, elle jeta dans toute l'île une si furieuse consternation, que les Anglais se résolurent à conclure aussitôt le traité sans qu'il fût besoin de la somme que j'avais offerte.

Cet accord semblait, d'une part, me donne plus jour à les tirer dans mon parti. Mais d'ailleurs, comme ils n'avaient été portés à se relâcher de leurs demandes que par l'insulte qu'ils avait soufferte, et que ce malheur ne leur était arrivé que parce qu'ils n'avaient pas osé mettre leur flotte en mer, de peur que je ne joignisse la mienne aux Hollandais, il y avait apparence qu'ils en garderaient du ressentiment contre moi. Et je savais de plus que le roi de Grande-Bretagne était sollicité par les Espagnols et par les États même de Hollande, lesquels, quoique je les eusse récemment secourus, travaillaient pourtant à former contre moi une ligue de toute l'Europe.

Ainsi je crus qu'il serait bon de lui envoyer Ruvigny pour faire ou qu'il se déclarât en ma faveur, ou que du moins il demeurât neutre, comme il semblait naturellement devoir faire, vu les fâcheuses nouveautés qui renaissaient à toute heure dans son État. Car il venait encore tout nouvellement d'être forcé à bannir son chancelier de ses conseils. Et bien qu'il fût vrai que ce ministre, pour avoir voulut prendre trop d'élévation, se fût de lui-même attiré beaucoup d'envie, il y a pourtant lieu de penser que la mauvaise volonté des Anglais ne se bornait pas tout à fait à sa personne ; puisque ni son entière dépossession, ni son exil volontaire ne furent pas suffisant pour les contenter, mais qu'ils voulurent lui faire son procès sur des crimes qui semblaient lui être communs avec son maître.

D'un si notable évènement, les ministres des rois peuvent apprendre à modérer leur ambition, parce que plus ils s'élèvent au-dessus de leur sphère, plus ils sont en péril de tomber. mais les rois peuvent apprendre aussi à ne pas laisser trop agrandir leurs créatures, parce qu'il arrive presque toujours qu'après les avoir élevés avec emportement, ils sont obligés de les abandonner avec faiblesse, ou de les soutenir avec danger : car pour l'ordinaire ce ne sont pas des prince fort autoritaires ou fort habiles qui souffrent ces monstrueuses élévations.

Je ne dis pas que nous ne puissions, par le propre intérêt de notre grandeur, désirer qu'il en paraisse quelque épanchement sur ceux qui ont part en nos bonnes grâces. Mais il faut prendre soigneusement garde que cela n'aille pas jusqu'à l'excès, et le conseil que je vous puis donner pour vous en garantir consiste en trois observations principales.

La première est que vous sachiez vos affaires à fond, parce qu'un roi qui ne les sait pas, dépendant toujours de ceux qui le servent, ne peut bien souvent se défendre de consentir à ce qui leur plaît.

Copyright © Royaliste.org

La seconde, que vous partagiez votre confiance entre plusieurs, d'autant que chacun de ceux auxquels vous en faites part étant par une émulation naturelle opposé à l'élévation de ses rivaux, la jalousie de l'un sert souvent de frein à l'ambition de l'autre.

Et la troisième, qu'encore que dans le secret de vos affaires ou dans vos entretiens de plaisir ou de familiarité, vous ne puissiez admettre qu'un petit nombre de personnes, vous ne souriez pas pourtant que l'on puisse imaginer que ceux qui auront cet avantage soient en pouvoir de vous donner en leur gré bonne ou mauvaise impression des autres ; mais qu'au contraire vous entreteniez exprès une espèce de commerce avec tous ceux qui tiendront quelque poste important dan l'État, que vous leur donniez à tous la même liberté de vous proposer ce qu'ils croiront être de votre service ; que pas un d'eux, en ses besoins, ne se croie obligé de s'adresser à d'autres qu'à vous ; qu'ils ne pensent avoir que vos bonnes grâces à ménager ; et qu'enfin les plus éloignés comme les plus familiers soient persuadés qu'ils ne dépendent en tout que de vous seul.

Car vous devez savoir que cette indépendance sur laquelle j'insiste si fort, étant établie entre les serviteurs, relève plus que tout autre chose l'autorité du maître, et que c'est elle seule qui fait qu'il gouverne en effet, au lieu d'être gouverné par eux. Comme, au contraire, d'abord qu'elle cesse, on voit infailliblement les brigues, les liaisons et les engagements particuliers grossir la cour de ceux qui sont en crédit et affaiblir la réputation du prince.

Mais principalement s'il en est quelqu'un qui, par notre inclination ou par son industrie, vienne à se distinguer de ses pareils, on ne manque jamais de penser qu'il est maître absolu de notre esprit, on le regarde incontinent comme un favori déclaré, on lui attribue quelque fois des choses dont il n'a pas eu la moindre participation, et le bruit de sa faveur est infiniment plus grand dans le monde qu'elle ne l'est effectivement dans notre coeur.

Et cependant ce n'est pas en cela, mon fils, qu'on peut mépriser les bruits populaires : au contraire, il faut y remédier sagement et promptement, parce que cette opinion, quoique de soi vaine, peut, en durant trop, nuire à notre réputation et augmenter effectivement le crédit de celui même qui la fait naître. Car comme chacun s'empresse à devenir de ses amis, il trouve souvent moyen de faire par les autres ce qu'il n'eût jamais entrepris de son chef, et parce qu'on s'imagine qu'il peut tout, on veut lui plaire par toutes voies. Ceux même à qui nous donnons le plus de familiarité auprès de nous cherchent à se fortifier par son appui. On prend avec lui des engagements secrets qu'on couvre en certaines occasions d'une indifférence affectée, pendant que dans les choses qu'il affectionne on l'informe de tout ce qu'on voit, on nous parle toujours dans ses sentiments, on approuve ou blâme ce qu'il veut, on éloigne ce qui lui déplaît, on facilite ce qu'il désire : en sorte que, sans qu'il paraisse y contribuer, nous nous trouvons, comme par merveille, mais merveille presque infaillible, portés dans tous ses sentiments.

Et cela, mon fils, est d'autant plus à remarquer, que c'est par où naît et s'établit d'ordinaire la puissance des favoris, et par où l'on parvient insensiblement à gouverner la plupart des princes. Car enfin, ce qu'on appelle être gouverné n'est pas toujours d'avoir un premier ministre en titre, à qui l'on renvoie ouvertement la décision de toutes choses ; chez les princes éclairés, c'est assez pour cela d'avoir une ou plusieurs personnes, de quelque qualité qu'elles soient, qui, séparées ou jointes ensembles, puissent nous mettre dans l'esprit ce qu'elles veulent, qui sachent, selon leurs intérêts, avancer ou reculer les affaires, et qui puissent, sans que nous y fassions réflexion, approcher de nous les gens qu'elles favorisent, ou nous dégoûter de celles qu'elles n'aiment pas.

Après avoir entretenu mon armée de mer jusqu'au mois d'octobre, je l'avais licenciée, à la réserve d'une escadre, à qui je fis passer le détroit pour incommoder les côtes d'Espagne.

A l'égard de celle de terre, j'en avais laissé le commandement à M. de Turenne, lequel, bientôt après mon départ, marcha vers Allost, où les ennemis avaient remis des troupes, prit la place et la démantela. Après quoi, voyant qu'il n'y avait plus lieu de faire autre chose, il prit, suivant mes ordres, les quartiers d'hiver les plus étendus qu'il put pour resserrer d'autant plus les ennemis, et revenant auprès de moi, laissa les troupes partagées entre quatre lieutenants

Copyright © Royaliste.org

généraux, qui tous, ayant leur département séparé, avaient pourtant ordre de s'aider réciproquement en ce qui serait de mon service.

Du Passage commandait à tout ce qui était depuis la mer jusqu'à la Lys. Duras avait Tournai avec tous les postes avancés au-delà de l'Escaut. D'Humières tenait sous sa charge Lille et le plat pays qui était entre ces deux rivières. Bellefonds, détaché de tous les autres, veillait sur les places qui étaient entre la Sambre et la Meuse, où il fit, dès son arrivée, une action assez remarquable, ayant avec huit cents chevaux défait quinze cents hommes des ennemis, qui avaient infanterie et cavalerie, et étaient épaulés d'un bois.

Ce que j'avais le plus expressément ordonné à tous les commandants des places et aux officiers généraux, était de conserver les hommes que je leur laissait et d'empêcher que l'on ne fît aucun tort aux habitants des villes. Mais pour y contribuer aussi de ma part en ce que je pouvais, j'eus soin que les troupes reçussent exactement leur solde, et fis même augmenter d'un tiers celle des officiers subalternes, an qu'ils pussent commodément subsister sans être à charge aux gens du pays.

Mais je crus faire encore pour le bien des peuples, aussi bien que pour la sûreté de mes conquêtes, de bâtir des citadelles dans les plus grandes places, comme Lille et Tournai, parce que cela me dispensait de la nécessité d'y tenir de si fortes garnisons, et les délivrait de la crainte qu'ils avaient d'être pris ou repris toutes les campagnes.

Ce n'est pas que je ne donnasse bon ordre à les exempter de cette frayeur : car, bien loin de laisser aux ennemis la pensée de reprendre ce que je tenais, je me mettais en état de leur ôter une bonne partie de ce qui leur restait. Mon projet, en général, était de mettre le printemps suivant quatre armées en campagne, dont l'une, sous mon frère, devait passer e Catalogne pour attaquer les Espagnols dans l'Espagne même ; la seconde, sous le prince de Condé, se devait porter sur les bords du Rhin, afin d'arrêter ou de combattre ce qui viendrait d'Allemagne, et les deux autres devaient être dans la Flandre sans autre général que moi et M. de Turenne : car je ne voulais demeurer aucun moment sans occupation, et je désirais trouver toujours une armée fraîche, quand l'autre aurait besoin de se reposer.

Suivant ces projets, je faisais faire de nouvelles levées, non seulement dans mes États, mais en Allemagne, en Suisse et en Angleterre, d'où je tirais même plusieurs cavaliers licenciés de la compagnie des gendarmes du Roi, parce qu'ils étaient catholiques.

Monsieur de Lorraine voulait, après la campagne nie, reprendre les troupes qui étaient à lui :mais je lui en fis parler de telle sorte qu'il fût obligé de s'en désister, et de me les laisser autant que je voulus.

Pour faire subsister tant de forces, je pris soin de faire emplir mes magasins que l'été passé avaient dégarnis, et je fis un état exact de la recette et de la dépense que j'avais à faire l'année prochaine.

Mais, durant tous ces préparatifs de guerre, on ne laissait pas de parler de la paix. Les Hollandais, sollicités par leur propre appréhension, me pressaient sans cesse d'y consentir. Dès le temps que j'étais à Avesnes, Van Beuningen s'y était rendu pour cela, et demandait même à me suivre en mon camp : mais je n'estimai pas que je le dusse permettre, parce que, dans un si grand assemblage de gens, il est malaisé que toujours quelqu'un n'ait ou ne croie avoir sujet de se plaindre, et je ne voulais pas que cela fût observé de si près par un homme dont les pensées n'étaient pas conformes aux miennes.

Ainsi je l'envoyai à Paris pour traiter avec Lionne ; et à mon retour, reprenant moi-même cette négociation, je résolus enfin de faire voir à toute l'Europe la modération de mon esprit, en orant de me contenter pourvu qu'en échange des terres qui m'étaient échues, l'on me cédât seulement ce que j'avais pris, si l'on aimait mieux me donner la

Copyright © Royaliste.org

Franche-Comté ou le Luxembourg, avec Aire, Saint-Omer, Douai, Cambrai et Charleroi, consentant, de plus, que les Espagnols eussent trois mois de temps pour en délibérer, durant lesquels je n'attaquerais aucune de leurs places où il fût besoin de canons.

Le pape travaillait aussi avec beaucoup de zèle à faire réussir cet accord. Et sa médiation ayant été acceptée par moi dès lors que son neveu me vit à Compiègne, les Espagnols n'avaient pas osé la refuser. Mais comme ils voyaient que l'affaire ne se terminerait pas sans qu'il leur en coûtât quelque chose, ils avaient peine de venir à la conclusion et affectaient diverses chicanes, tantôt sur le temps, tantôt sur le lieu de l'assemblée, pour voir si mes voisins, jaloux de mon accroissement, ne se ligueraient pas avec eux.

Cependant toute ma cour n'était pas aussi d'un même avis sur cette affaire, et plusieurs, réglant leurs pensées sur leurs intérêts, trouvaient des raisons pour la paix ou pour la guerre, selon que l'une ou l'autre pouvait augmenter ou leur fonction ou leur crédit. Mais comme leurs motifs m'étaient connus, leurs raisonnements ne faisaient d'impression sur mon esprit qu'autant qu'ils tendaient au bien de mes affaires, et ne me tiraient jamais de l'égalité que je m'étais proposé de garder en mon jugement : ou du moins, si l'on me voyait pencher quelquefois tant soi peu plus du côté des armes, ce n'était ni par la faveur, ni par l'adresse de ceux qui pouvaient y avoir intérêt, mais seulement par l'inclination que j'avais pour la gloire, qui, sans doute, par cette voie semble s'acquérir avec plus d'éclat.

A l'égard des princes d'Allemagne, je crois qu'il y en avait qui désiraient la continuation de la guerre, comme il y en avait qui demandaient la paix ; mais, à parler généralement, tous me traitaient sur ce sujet avec la plus grande honnêteté du monde. J'envoyai vers ceux qui s'étaient nouvellement engagés à défendre le passage du Rhin contre les troupes impériales, pour leur persuader de joindre leurs forces à celles du prince de Condé, que j'envoyais à même dessein.

Pour l'Empereur, je lui avais fait donner avis du voyage que je faisais en Flandre, et il l'avait reçu avec moins de chaleur que je ne m'étais figuré, me répondant seulement qu'il me priait de me contenter de choses raisonnables. Et même le comte de Furstemberg lui ayant fait quelque proposition touchant le traité éventuel, il témoigna ne s'en éloigner que par la peine qu'il aurait d'en faire l'ouverture aux ministres d'Espagne avant que le cas fût arrivé. Mais cela ne m'empêchait pas de prévoir que, ma querelle continuant avec les Espagnols, ce prince les assisterait sans doute, et, faisant mon compte là-dessus, je recherchais tous les expédients qui pouvaient divertir ses forces ailleurs.

Le dessein que j'avais eu de donner à la Pologne un prince de ma maison ayant été traversé par la mort de la reine, sur laquelle principalement il était fondé, le duc de Neubourg me fit prier de favoriser sa prétention ; et le prince de Condé auquel j'en fis parler, m'ayant répondu avec toute l'honnêteté et la soumission possible, je promis au duc ce qu'il me demandait : même, pour le servir suivant ses intentions, je fis proposer le mariage de sa fille avec le roi nouvellement veuf, lequel je tâchais de dissuader de l'abdication qu'il avait projetée. Mais depuis, ayant entendu qu'il n'avait aucune inclination pour ce mariage, et voyant que le duc de Neubourg ne viendrait pas aisément à bout de son projet, je m'avisais de tirer un autre fruit de cette conjoncture. J'accommodai aussitôt ma conduite à ce nouveau dessein, et je résolus de favoriser moi-même l'abdication que j'avais auparavant retardée, an que les contestations qu'elle produirait attirassent les armes des Allemands, pendant que je m'établirais en Flandre.

Quant aux Suédois, j'eusse bien désiré m'en assurer auparavant que la guerre fût déclarée. Mais voyant que plus on les pressait plus ils reculaient, je voulus tenter si, en leur témoignant plus de froideur, ils ne s'avanceraient pas davantage. Et, depuis encore, voyant que ce remède n'opérait pas et ne voulant pas épargner des démarches de cérémonie pour venir à de plus solides fins, je leur fis reparler de nouveau, mais ce fut toujours inutilement.

Je reçus du roi de Danemark des offres forts civiles ; mais, parce qu'il ne me semblait pas en état de rien faire d'important pour moi, je me contentai de lui répondre avec une honnêteté réciproque.

Copyright © Royaliste.org

J'entretenais avec plus de soins les bonnes intentions du duc de Savoie, auquel j'avais d'abord donné part de mon dessein ; et parce qu'il me pouvait être utile en Italie, je tâchais de l'attacher à mes intérêt, en lui faisant toutes les propositions que je croyais capables de lui plaire.

Les Hollandais, qui ne pensaient put-être pas que je connaissais les brigues qu'ils faisaient contre moi, me parlaient toujours avec même liberté de ce qui regardait leurs avantages, et s'efforcèrent de m'engager à ne rien conquérir près de leurs frontières ; mais je leur refusai précisément ce point. Et même les trois mois que par par leur entremise j'avais donné de surséance aux Espagnols étant expirés vers la fin de décembre, je déclarai que je ne prétendais plus la continuer.

Et, en effet, m'ennuyant déjà de demeurer en repos, je fis observer de divers côtés s'il n'y avait rien que l'on pût exécuter brusquement ; et entre autres, lorsque le prince de Condé alla tenir les États en Bourgognes, je le chargeai de reconnaître ce qui se pourrait faire en Franche-Comté.

J'avais depuis peu conclu un nouveau traité avec le roi de Portugal, par lequel il s'obligeait à ne faire ni paix ni trêve sans mon exprès consentement, et je lui promettais aussi de ne me point accommoder avec l'Espagne sans lui faire accorder le titre de roi qu'on lui avait jusque-là refusé. Mais vers la fin de cette année, il arriva une révolution dans cet État, qui rompit absolument mes mesures.

Car le Roi qui, de sa personne, était fort incommodé, s'étant rendu encore plus insupportable par ses moeurs, fut dépossédé et fait prisonnier dans son propre palais, sans que, de tout ce qu'il avait de sujets et de domestiques, aucun se mît en devoir d'empêcher un si détestable attentat : aventure tellement singulière, que l'histoire des siècles passé ne nous peut fournir rien de pareil. Mais, tandis que le reste des hommes se contente d'admirer cet évènement, il est bon que vous tâchiez d'en profiter, en observant quelles en ont été les causes.

Il faut assurément demeurer d'accord que, pour mauvais que puisse être un prince, la révolte de ses sujets est toujours infiniment criminelle. Celui qui a donné des rois aux hommes a voulu qu'on les respectât comme ses lieutenants, se réservant à lui seul le droit d'examiner leur conduite. Sa volonté est que, quiconque est né sujet, obéisse sans discernement ; et cette loi, si expresse et si universelle, n'est pas faite en faveur des princes seuls, mais est salutaire aux peuples mêmes auxquels elle est imposée, et qui ne la peuvent jamais violer sans s'exposer à des maux beaucoup plus terribles que ceux dont ils prétendent se garantir. Il n'est point de maxime plus établie par le christianisme que cette humble soumission des sujets envers ceux qui leurs sont préposés. Et, en effet, ceux qui jetteront la vue sur les temps passés reconnaîtront aisément combien ont été rares, depuis la venue de Jésus-Christ, ces funestes révolutions d'États qui arrivaient si souvent durant le paganisme.

Mais il n'est pas jute que les souverains qui font profession de cette sainte doctrine se fondent sur l'innocence qu'elle inspire à leurs peuples pour vivre de leur part avec plus de dérèglement. Il faut qu'ils soutiennent par leurs propres exemples la religion dont ils veulent être appuyés, et qu'ils considèrent que leurs sujets, les voyant plongés dans le vice et le sang, ne peuvent presque rendre à leur personne le respect dû à leur dignité, ni les reconnaître pour les vivantes images de celui qui est tout saint aussi bien que tout puissant.

Je sais bien que ceux qui sont nés comme vous avec des inclinations vertueuses ne s'emportent jamais à ces scandaleuses extrémités qui blessent ouvertement la vue des peuples ; mais il est bon pourtant que vous sachiez que dans le haut rang que nous tenons, les moindres fautes ont toujours de fâcheuses suites. Celui qui les fait a ce malheur qu'il n'en connaît jamais la conséquence que quand il n'est plus temps d'y remédier. L'habitude qu'il prend au mal le lui fait croire de jour en jour plus excusable et moins connu, tandis qu'il paraît aux yeux du public plus honteux et plus manifeste ; car c'est une des plus grandes erreurs où puisse tomber un prince de penser que ses défauts demeurent cachés, ni qu'on se porte à les excuser.

Copyright © Royaliste.org

Les rois, qui sont les arbitres souverains de la fortune et de la conduite des hommes, sont toujours eux-mêmes les plus sévèrement jugés et les plus curieusement observés. Dans le grand nombre des gens qui les environnent, ce qui échappe aux yeux de l'un est presque toujours découvert par un autre. Le moindre soupçon que l'on conçoit d'eux passa aussitôt d'oreille en oreille, comme une nouvelle agréable à débiter : celui qui parle, faisant toujours vanité de savoir plus que les autres, augmente les choses au lieu de les affaiblir ; et celui qui entend, prenant un plaisir malin à voir abaisser ce qu'il croit trop au-dessus de lui, apporte toute la facilité possible à se persuader de ce qu'on lui dit.

Plus le prince dont on s'entretient a d'ailleurs de mérite et de vertu, plus l'envie prend à tâche d'en obscurcir l'éclat : en sorte que, bien loin de dissimuler ses fautes, on lui en suppose même quelquefois dont il est innocent. D'où vous devez conclure, mon fils, qu'un souverain ne saurait mener une vie trop sage et trop innocente ; que, pour régner heureusement et glorieusement, ce n'est pas assez de donner ordres aux affaires générales, si nous ne réglons aussi nos propres moeurs ; et que le seul moyen d'être vraiment indépendant et au-dessus du reste des hommes est de ne rien faire ni en public, ni en secret, qu'ils puissent légitimement censurer.

Copyright © Royaliste.org